

Le dernier été au Casello



par Cyril SUQUET
© 2007



Les vacances de notre enfance sont de véritables trésors enfouis dans nos mémoires, qu'il est sage et heureux de ne jamais oublier. Aller à la recherche de ces temps anciens est une découverte perpétuelle de petits bijoux et de bijoux parfois trop vite oubliés et délaissés.

Un grand merci à mes parents pour ces moments dantesques ainsi que pour leur précieuse et tendre contribution.

Cyril Suquet - 25 août 2007



Marée basse. Nous sommes en juillet 1978, j'ai dix ans, bientôt onze ; à cet âge, nous sommes attentifs à chaque nombre de semaines ou de jours restants. Comme chaque début d'été, nous passons plusieurs semaines sur la " Côte Fleurie " en Normandie, à Villers-sur-mer, petite station balnéaire paisible située entre Houlgate et Deauville. Mes grands-parents y ont acheté plusieurs maisons depuis les années 1930, la plus récente et la dernière à être habitée par la famille Suquet, est le *Casello*.



Le Casello est le surnom donné à cette maison par mes grands-parents André et Odette Suquet. C'est une belle et heureuse tradition que de donner un nom à une habitation, cela humanise et personnalise le lieu. Je me dis que les maisons, c'est finalement comme les humains, ma mère me surnomme bien affectueusement *Zizou* à longueur de journée alors que mon prénom c'est Cyril ; sauf bien sûr lorsque je fais des sottises, mon prénom reprend le dessus avec une intonation légèrement plus élevée.

Casello signifie petite maison en Corse ; suite à un voyage sur l'Ile de Beauté, les grands-parents ont retenu ce doux nom chantant. Le Casello de mes grands-parents paternels, entouré d'un jardin, est situé à cinq cents mètres de la plage à vol de mouette, rue des Acacias. Ce n'est pas une maison de grand standing comme pourrait l'indiquer son surnom mais plutôt une construction assez traditionnelle des années soixante. Elle ne dénote pas trop dans la rue des Acacias où l'on croise à la fois des maisons bourgeoises du début du siècle et des petites maisons moins cossues d'après guerre comme le Casello. Il a été construit avec l'aide d'un architecte sur un ancien terrain potager, dont le propriétaire était médecin et demeurant aujourd'hui juste derrière la maison d'à côté.

Tout autour du pavillon, ce sont des champs où pâturent encore quelques vaches peinardes, la nature au bord de la mer.

Lorsque l'on arrive au Casello, c'est à chaque fois un plaisir des sens et d'essences en tous genres : embruns de la mer mêlés aux senteurs du jardin et bien évidemment les odeurs de la maison, vraiment différentes selon si on se situe au rez-de-chaussée, dans l'escalier, à l'étage ou encore au grenier ; dès que l'on entre, par le biais du petit escalier en colimaçon pour accéder au premier étage, je suis attiré par cette odeur très spécifique, mélange d'humidité, d'embruns et de vieille pierre.

Le jardin d'une superficie proche des mille mètres carrés encercle la maison. Il est peu arboré devant mais malgré tout mignon, bien vert et humide comme tous les paysages normands : un cèdre du Liban de couleur bleu gris, un sapin, des hortensias et des rosiers devant l'allée composent son paysage floral pour l'essentiel. Tout le long du côté gauche du jardin, se traîne un petit ruisseau qui l'air de rien, est relié jusqu'à la mer ; avec les flux de la marée basse, il arrive que des anguilles remontent le cours du ruisseau jusque chez nous. De plus, ce ruisseau nous sépare de la maison d'à côté, autrefois habitée par les grands-parents Suquet.

Cette belle demeure se nomme *la Vedette*. Habitée auparavant également par les grands-parents où Papa, jeune ado, y a passé ses vacances, c'est l'ex star familiale, aujourd'hui oubliée. Tel est le destin de la pierre... La vedette a été acquise peu de temps avant la guerre de 39-45 par les grands-parents Suquet ; mon arrière grand-père, Louis Suquet, Directeur Général des Ponts & Chaussées en France, leur a offert en même temps deux terrains dans la même rue, à chaque angle de la rue des Acacias. Ils ont été vendus depuis ainsi que la Vedette. Le Casello est pour ainsi dire le dernier survivant Suquet de la rue. A propos de pierre, celle du Casello est peu visible au rez-de-chaussée car complètement recouverte par la vigne vierge de couleur verte ou rouge selon la saison. Il y a de ce fait une certaine harmonie avec les volets eux aussi de couleur rouge ; la couleur sanguine domine au Casello, c'est ce qui donne un charme particulier à ce pavillon.

Derrière le Casello, le jardin est davantage arboré, et on y découvre des pommiers et des poiriers en espalier, un bassin désormais sans poissons rouges et un portique qui ne sert plus beaucoup. Au fond du jardin, un petit trou dans la haie nous laisse entrevoir les animaux qui errent dans le champ et des marécages en forme de triangle isocèle. Il est à parier que dans quelques années, la pâture cédera sa place à de vulgaires pseudo maisons en placoplâtre ; le trou de la haie devra être alors comblé afin de ne pas apercevoir ce triste spectacle.

Les parents nous interdisent de nous y aventurer, c'est beaucoup trop dangereux, paraît-il.

La petite station balnéaire à l'image de la Côte Fleurie est en pleine effervescence ; elle a commencé sa mutation il y a peu et elle deviendra grande ; je me doute bien qu'elle vit ses dernières heures d'insouciance et de naïveté urbaine.



C'est dans ce pavillon assez classique, style années 60, de forme carré sur deux étages, que nous passons avec mes parents, mes frères Christophe & Frédéric, ma sœur Stéphanie et mes cousins une grande partie de nos vacances de la Toussaint, de Pâques et d'été. Chaque branche de la famille y a ses appartements, constitué en réalité d'une ou plusieurs chambres.

Le Casello n'est pas si grand mais il est relativement fonctionnel: une salle à manger, une salle de bain seulement ce qui fait défaut et un WC ; en revanche, il y a six chambres si on y inclue le garage réaménagé avec goût par mes grands parents et désormais occupé par oncle Yves & tante Hélène Suquet, ma marraine. Chaque étage a son propre style, certes sans prétention, mais avec son atmosphère et son type de senteur.

Pour nous les enfants ainsi que pour notre cousine américaine Laura et nos cousins Eric, Hervé, Olivier et Thierry Suquet, nous avons le grand privilège d'avoir nos deux chambres au grenier. On y accède par une échelle cachée au plafond sous une trappe, que l'on déplie de manière assez sportive, en essayant de ne pas se coincer les doigts. Papa aime bien me rappeler que jadis, c'était aussi son repère, la chambre du fond étant la sienne, et celle par laquelle on accède au grenier, celle de son frère cadet Gilles.

Ce grenier, composé de quatre lits, c'est notre repère, là où se trament tous nos jeux et nos futures bêtises. La décoration est marine, l'odeur embaumant les deux chambres est unique, il y règne une ambiance magique ; je connais ce grenier - haut lieu des cousins Suquet - dans les moindres détails : la couleur des dessus de lit et des rideaux, le plancher en bois, les petits placards sous les combles tout le long des deux pièces, les coquillages qui ornent les deux chambres ; celle du fond est minuscule avec sa fenêtre donnant sur le devant de la maison ; dans cet espace, on se prend pour de jeunes matelots à bord de notre bateau avec son hublot.

J'ai un regret tout de même en contemplant le paysage chaque matin, c'est de ne pas apercevoir le bleu de la mer qui me tourne le dos. Je pourrais alors la scruter pendant des heures, regarder les bateaux et écouter le chant des mouettes, mieux anticiper le va-et-vient des marées et programmer nos jeux marins. Au lieu de ce rêve de coquillages, je vois le vert des pâturages et les tâches marrons des vaches, pas drôle...

L'autre chambre, la première par laquelle on accède au grenier est en revanche spacieuse et claire, son charme est différent mais tout aussi séduisant. Des petits placards bas nous permettent de ranger nos affaires et nos jouets, et parfois, d'y redécouvrir des trésors de guerre !

Ma petite sœur Stéphanie alias *Phanie*, du haut de ses trois ans, et le p'tit dernier de la fratrie Frédéric alias *Titi* né en 1976, découvrent depuis peu les joies de ce pavillon normand et de notre style de vie très décontracté rythmé par les activités de la mer et de la plage. Mes parents ont peu de moyens pour s'offrir de longues vacances sur la côte d'Azur ou bénéficier d'une résidence secondaire.

Le Casello est notre Versailles, lieu de toutes les fêtes et week-ends avec la famille et les amis. Un parfum d'éden marin règne sur ce bateau de villégiature où nous évoluons au gré du vent et des visites amicales.



En ce début de mois de juillet 1978, la météo n'est pas géniale ; jusque là, le temps est pluvieux, le soleil est capricieux ; il fait même plutôt frais certains jours, les périodes de temps chaud ne persistent jamais plus de deux jours. C'est un temps assez proche de celui de 1977, c'est-à-dire très moyen pour une période estivale. Nous sommes loin de la chaleur de 1976, année record de la canicule qui avait engendré la sécheresse sur la côte normande comme dans la majorité des départements français.

Mon emploi du temps est riche, voire même très chargé, je n'ai finalement que peu de temps à l'oisiveté ou à l'ennui. Je suis pourtant en vacances mais je suis tellement affairé que Maman me voit moins certains jours que lors de la période scolaire sur Paris lorsque je vais à l'école à Belleville à deux pas des Buttes Chaumont. A Villers, c'est la vie royale, insouciant et heureuse !

Je ne le sais pas encore mais c'est mon dernier véritable été au Casello car l'année suivante, Papa et Maman m'ont inscrit aux Scouts Unitaires de France à la troupe 138^{ème} Paris - Sainte Jeanne de Chantal à Paris dans le XVI^{ème} arrondissement. Chaque début d'été sera alors rythmé par un camp scout de trois semaines, dans différents coins de la France, des Landes à la Lozère.



Mon rythme diffère complètement la semaine du week-end ; en semaine, je suis pris par trois activités : les jeux de plage, la pétanque et à moindre mesure le tennis. Le week-end, c'est la pause avec le temps des rencontres avec les amis et la famille. Papa revient chaque vendredi soir de Paris par le train corail de 20h ; il travaille dans le 8^{ème} arrondissement dans une société d'assurances gérée par des membres de la famille Fleury, des

amis de longue date des grands-parents Suquet. Il prend son train à la gare St Lazare et a deux heures trente de trajet ; le train est désormais direct, il y a peu de temps encore, il fallait en effet faire un changement à Deauville. Nous allons tous les six chercher Papa à la gare de Villers avec notre Renault 12 blanche, c'est un périple auquel personne ne manque à l'appel.

Le week-end, c'est aussi le moment privilégié de la pêche ; Papa est un grand amateur de pêche ; équipé de son armée de cannes à pêche, levé parfois très tôt selon les horaires de la marée, nous nous régalons le midi de ses prises, avec des poissons cuits au barbecue : bars, carrelets, et maquereaux feront de nous des experts en matière de dégustation marine. Parfois, la pêche est moins miraculeuse avec des anguilles au look de serpent, ainsi que des gros crabes aux pinces d'or qui nous effraient. Papa s'amuse de temps à autre à les jeter sur nous :

- Bonjour la panique !

Papa m'a offert l'an dernier une superbe canne à pêche pour mes dix ans mais je suis encore un peu trop jeune pour m'en servir, pas assez de force dans les bras pour lancer la ligne. En vérité, j'ai l'impression que Papa s'est fait très plaisir en me l'offrant.

- Chut, faut pas le dire !

L'autre activité de pêcheur sur le sable mouillé, déserté par la mer, c'est la capture de vers pour en faire des appâts que l'on place au bout des hameçons pour la pêche à la ligne. Papa m'apprend rapidement la technique qui consiste à regarder sur le sable les petites crottes, sous forme d'escargot ou de serpent, laissées par les vers. Il suffit alors de bêcher rapidement et profondément et la récolte est bonne. Il y a les " plouses ", tout petit ver qui plaît à certains poissons, et les gros vers noirs, les " arénicoles " d'où sort un jus ragoûtant si par malheur, on l'écrase.

A marée basse, la plage devient un immense champ de labour car on retourne toute la plage. Cela attire la curiosité des badauds qui régulièrement nous demandent en quoi consiste cette étrange activité ! Equipés de nos pelles et bûches, il est vrai que nous sommes terriblement efficaces : des vers à profusion que nous empilons pêle-mêle dans le sceau. Je trouve cela un peu écoeurant mais faut le faire, c'est le métier qui rentre.

Lors de nos virées sur la plage en famille, nous n'oublions jamais d'emporter les filets de pêche à la crevette ; c'est assurément notre sport favori. Chacun a son filet, du plus petit au plus grand ; les prises sont assez faciles, la crevette est prospère en cette année 1978 tout comme les années précédentes d'ailleurs. Le pêcheur de crevettes le plus célèbre à nos yeux est le " gros Pierre " que nous nommons ainsi puérilement entre cousins ; c'est un proche de la famille, neveu de ma marraine Hélène Suquet, et qui nous rend visite de temps en temps ; il est si grand et si costaud que rien ne l'arrête, pas même la mer.

Lors de parties de pêches à la crevette, Pierre Le Gouis, de son vrai nom est notre champion du monde de la crevette, notre Hercule ; il part au large, droit devant tenant fermement son filet, parfois il a de l'eau jusqu'au cou et même jusqu'à perdre pied et boire la tasse mais toujours en gardant la maîtrise du filet : essentiel ! Il revient au bout de 10 minutes avec un filet grouillant de crevettes et de crabes ; il est l'espace d'un temps l'attraction de la plage. C'est aussi l'occasion pour nous de belles parties de fou rire tant la partie de pêche de Pierre nous semble comique ; parfois, en effet, le voyant partir si loin au large avec son filet, nous lui criions de faire chemin arrière et de revenir sur le bord de plage...

- Pierre, revient maintenant... le filet doit être plein !

Ce n'est pas un sous-marin tout de même. Cela étant, il est d'une efficacité redoutable et représente à lui seul près de la moitié de nos prises : c'est ce qui fera la légende du gros Pierre à la pêche à la crevette !

Parfois, pour varier les plaisirs, Papa pose des lignes de fond à marée basse ; ce sont des fils de pêche avec des hameçons que l'on dépose à même le sable à marée basse. On attend tranquillement que la mer monte puis on y retourne à la marée basse suivante afin de constater les poissons piégés par les fils de pêche. C'est une technique de pêche certes moins sportive et éthique et contraignante mais tout aussi redoutable en termes de résultats. Suivant les horaires des marées, Papa nous impose la corvée de l'accompagner tard le soir ou très tôt le matin ; quelle galère... et attention, pas question de refuser au maître de pêche sous prétexte d'envie de dormir ou de prolonger la grasse matinée !



Le dimanche matin, je suis souvent de corvée pour aller chercher le pain et les pains au chocolat au centre commercial. Ce n'est pas vraiment désagréable mais il faut se lever avant les autres ! Je descends les escaliers, si possible en silence et sans tomber, j'enfile le Kway, je prends mon vélo, je passe devant le superbe cèdre bleu du jardin ; j'ouvre la barrière blanche sans faire trop de bruit afin de ne pas faire tinter la cloche attachée à la barrière pour ne réveiller personne.

Et hop, je pars pour cinq minutes de bicyclette à travers les petites routes ; deux chemins sont possibles pour rejoindre le petit centre commercial qui se situe à deux pas de la plage ; je passe par la Place Henri Loutrel puis j'ai le choix selon mon humeur et mon degré de réveil entre la rue de Wickham et la rue de l'Avenir. La rue de Wickham, c'est juste derrière la maison en réalité avec le fameux champ en triangle où se la coulent douce de magnifiques chevaux qui peut-être iront se montrer et cavalier au champ de courses à Deauville lors des

grands prix hippiques de l'été ; c'est reposant le matin à regarder ; la rue de l'Avenir, c'est là où crèchent certains de mes potes, je peux ainsi vérifier s'ils roupillent encore à cette heure très matinale, les veinards !

Je finis par choisir celui qui à cet instant me paraît le plus approprié et surtout je fais attention de ne pas sombrer dans l'un des nombreux trous qui poussent dans les chemins et routes entre la boulangerie et le Casello.

Après un petit déjeuner « mouse-costaud », nous n'oublions pas de nous distraire par quelques activités sportives ; du tennis de table, sur notre table de ping-pong qui a pris un sérieux coup de vieux avec l'humidité mais dont nous connaissons les moindres centimètres et ses effets très spéciaux ! Nous jouons juste devant la maison sur le gravier blanc, et de temps à autre, la balle file se cacher dans le petit ruisseau entre deux orties.

Nous jouons aussi au football dans le jardin, le cèdre et le sapin faisant office de buts de football. Papa nous entraîne puis nous laisse rêver aux exploits des " Verts " de Michel Platini pendant qu'il taille la haie au sécateur et finit de tondre la pelouse à la faux derrière la maison, la tondeuse étant en panne, question d'humeur, sale bête !

Le ballon s'en va parfois chez les voisins d'en face qui toute l'année ont à demeure deux caravanes. C'est un spectacle étonnant de tous les instants pour nos yeux d'enfant. Nous nous installons sur les deux chaises en rotin de la terrasse et nous les regardons, perturbés parfois par un vieux scooter dézingué qui pétarade depuis la place Henri Loutrel à 100 m ou un vélo qui passe et s'attarde dans la rue.



La fin du week-end s'annonce et déjà je pense à mes activités de la semaine à venir, toujours les mêmes, un rituel s'est vite installé. Ma principale activité est la pétanque ; du lundi au vendredi, matin et après-midi.

Après un rapide petit-déjeuner, j'enfile au pas de charge ma tenue de bouliste avec un tee-shirt à peu près propre, je prépare mes affaires, 3 boules de pétanque, un cochonnet et un chiffon. Très important le chiffon, pour essuyer les boules, se donner de l'allure et se la jouer au bambino marseillais, sans le pastaga bien sûr ! Je salue vite fait bien fait Maman. Pas la peine de lui préciser où je vais, elle connaît mes activités hebdomadaires ; elle me demande juste :

- A quelle heure tu rentres ?

Et je lui réponds toujours :

- A quelle heure on déjeune ?

Je rejoins après dix minutes de pédalage intense, le club de pétanque du centre-ville de Villers-sur-mer ; là, j'y ai mes habitudes ; je suis souvent le premier à me présenter dans le parc central de la ville où trônent parmi jeux pour enfants et espaces fleuris bien garnis, les quatre terrains de pétanque. L'un d'entre eux est consacré à la Boule Lyonnaise, de grosses boules qui me semblent presque aussi grosses que ma tête et dont je ne vois pas trop l'intérêt.

Vers les coups de 10h30, je m'échauffe seul pendant trente minutes sur le terrain de jeu et parfois un autre bouliste me rejoint pour faire une partie à deux. Le clou de la matinée, à l'heure de l'apéro, c'est une à plusieurs parties avec des " professionnels " de la pétanque, tous bien plus âgés que moi.

A Villers en effet, je commence à avoir ma petite réputation ; depuis le début du mois de juillet et ce depuis l'an dernier, je joue en effet régulièrement avec des adultes et des retraités passionnés de la petite boule. J'ai été emporté par la vague de ce virus et j'y passe désormais près de 6 à 7 heures par jour. Les premiers temps, je jouais plutôt avec les jeunes de mon âge,

peu nombreux il est vrai à avoir la patience de lancer la boule pendant des heures sous un soleil de plomb ou sous quelques gouttes de pluie. Ils préféreraient très vite profiter des joies de la plage dès que la météo le permettait. A l'inverse, je reste impassible à ce qui se passe dans le ciel, sur la plage et autour de moi, sauf bien sûr tout mouvement suspect sur l'aire de pétanque.

Je suis réellement le seul de mon âge à être autant passionné, je suis devenu une sorte d'attraction parmi ce monde d'adultes. Encore fallait-il que je sois toléré dans le cercle très fermé de ces joueurs qui se retrouvent tel un rite aux mêmes heures de la journée pour s'affronter. Je peux attendre de longues minutes certains jours avant de débiter une partie, soit par ce que nous ne sommes pas assez nombreux pour commencer à jouer soit par ce que l'on ne m'accorde que peu d'intérêt, moi le p'tit mioche de 10 ans, presque onze, dans ce monde de grands.

Aussi, pour avoir le privilège de jouer avec les pros, je me dois d'être très patient, d'attendre mon heure et surtout d'atteindre un certain niveau de jeu. A force de regarder les autres, de persévérance à m'entraîner des heures durant, de passion et d'un certain talent peut-être pour ce jeu, j'ai progressé très rapidement. Je me suis spécialisé dans le tir, tout en affûtant mon pointage car un joueur complet se doit de maîtriser les deux. Les " casquettes " et les " carreaux " n'ont désormais plus de secret pour moi, mes tirs devenant de plus en plus réguliers et efficaces.



Lundi 10 juillet, je suis au terrain de boules depuis près de deux heures. L'heure de midi annoncée par les cloches de l'église me sort brutalement de ma concentration et me rappelle qu'il est temps de rentrer au Casello pour le déjeuner. Maman ne sera

pas contente si je rentre trop tard, le repas sera froid, une fois n'est pas coutume. Christophe et nos benjamins Stéphanie et Frédéric jouent dans le jardin quand je franchis la barrière blanche du jardin avec mon vélo. Maman prépare le déjeuner et ne me pose pas de question, elle sait quelle a été mon activité du matin. Elle me demande pourtant :

- Penses-tu aller à la plage cet après-midi avec Christophe ?
- D'accord, Maman. Je suis obligé d'emmener Titeuf ?
- Oui, ça fera plaisir à ton frère.

Je sais que je n'ai pas trop le choix et que cette initiative a pour but de diversifier mes loisirs et ceux de la fratrie. En ce moment ce sont les grandes marées, il y aura matière à faire sur la plage de l'Hôtel blanc.

Après le déjeuner, notre chère mère octroie quelques moments de liberté aux enfants dans le jardin avant la traditionnelle sieste pour Frédéric et Stéphanie ou " siestounette " comme elle dirait ; Maman reste néanmoins toujours aux aguets, de peur que Frédéric ne suive ses frères et sa sœur, et qu'il ne tombe dans le bassin toujours aussi vide ou qu'il aille se faufiler entre les mailles du filet, dans la haie du fond. Quant à Phanie, elle a tendance à facilement s'échapper du regard des adultes et de faire sa petite vie tranquille sur la route ou dans un coin.

Avant de s'aventurer avec Titeuf sur notre plage fétiche, pas de sieste pour nous deux bien sûr mais un petit temps calme dans notre citadelle au grenier avec un bon Picsou magazine, c'est le bonheur assuré et la paix royale pour notre mère pendant quelques minutes.

Malgré des apparences dociles, Christophe et moi, aux caractères opposés pouvons être, l'espace d'un instant, des enfants terribles, à se bagarrer comme des fous furieux puis de nouveau l'air de rien, retourner au calme plat ; bref, un duo classique de frères à la " je t'aime moi non plus ! "

Le temps de lecture achevé, direction la plage.

L'Hôtel blanc se situe sur l'avenue de la République qui longe la mer et la digue à Villers, à deux pas de Blonville sur mer en direction de Deauville.

Cet Hôtel blanc, que nous nommons ainsi car vraiment tout blanc, c'est le rendez-vous de tous les jeunes bâtisseurs de sable, nous y avons pignon sur sable tout comme ce bâtiment de couleur blanche, qui était autrefois avant la seconde guerre mondiale un hôtel, d'où son surnom " l'Hôtel blanc " ; c'est aujourd'hui une forteresse transformée en appartements avec vue imprenable sur la mer, les mouettes et les algues. Papa a un copain pêcheur et peintre qui séjourne à l'hôtel ; entre deux moments de pêche, nous le voyons peindre parfois à ses heures perdues.

Nous fréquentons les enfants qui viennent jouer sur cette plage, à cet endroit précis, et nous pratiquons certains jours des concours de constructions de sable, parfois aux dimensions impressionnantes.

Après le déjeuner, Christophe et moi prenons nos vélos et nos outils d'ouvriers du sable puis direction l'Hôtel blanc. Certains jours, pour cause de pneus crevés, nous y allons à pied en prenant tous les raccourcis possibles, de préférence par la rue de Wickham afin d'éviter les bolides de la rue du docteur Sicard ; nous déboulons ainsi sur la mer en moins de dix minutes.

Une fois sur place, nous jugeons le niveau de la marée, mer très basse ou au contraire marée haute avec grosses vagues, et selon les copains présents, nous décidons du choix de nos constructions : château fort qui résistera le plus longtemps possible aux vagues, bateau qui sera cerné par la mer, port avec ses nombreux canaux.

Ce deuxième lundi du mois de juillet 1978, notre armée de bâtisseurs, munie de grosses pelles de jardin se prête au jeu du plus gros bateau à réaliser ; en ce jour de très grande marée, le vent souffle fort, la mer monte vite et les vagues risquent d'atteindre la digue qui protège l'Hôtel blanc.

Deux équipes s'affrontent, Christophe est avec moi et un autre ami Vincent, retrouvé sur la plage. Les pelleteurs s'agitent, le rythme endiablé de creusement du sable puis de remblai sur les côtés est épuisant. Les deux équipées s'espionnent, jaugent l'avancée des travaux de l'autre, se piquent les bonnes idées. Déjà la mer avance et touche nos pieds, léchant les premiers barrages et pièges que nous avons installés devant nos bateaux. La pression monte, les pelletées s'accélèrent et nos bras fatiguent. Voilà que nos réalisations touchent à leur fin, des constructions de près d'un mètre cinquante de hauteur, impressionnantes et arrogantes face aux premiers assauts des vagues. Christophe et Vincent finalisent l'aménagement intérieur du bateau, très important... Les bancs, le volant, le compteur et le moteur, tandis que de mon côté je vérifie que l'avant du bateau sera suffisamment solide pour résister le plus longtemps possible aux vagues qui se font de plus en plus pressantes et cassantes.

Au bout de deux heures, les deux équipes stoppent leurs travaux et restent calfeutrés dans leur bateau de fortune, alors que les vagues cernent désormais les deux embarcations. A l'entrée et aux fenêtres de l'Hôtel blanc, l'agitation procurée par la grande marée et notre compétition a attiré les badauds. Certains parents demandent à leurs enfants de sortir des bateaux et de remonter sur la digue, impressionnés qu'ils sont par les vagues qui se font de plus en plus menaçantes. Nous attendons le dernier moment avant de nous retirer comme des seigneurs, et de laisser sombrer notre QG et ses trésors sous le flot

incessant des vagues.

Finalement, nous sommes avec regret les premiers à quitter le navire, l'autre équipe crie sa joie, nous aurons notre revanche la prochaine fois, c'est juré !

Faute d'avoir remporté cette épreuve, nous saluons nos copains et rentrons à la maison pour le goûter, plein de sable dans la tête et les jambes.

A l'heure du goûter, maman nous annonce que les cousins Thierry et Eric seront présents le mercredi 12 pour quelques jours à l'occasion du 14 juillet. Ce sera la fiesta assurée au grenier et aux alentours. Du coup, cette annonce nous redonne un coup de fouet au moral ; nous prolongeons le goûter avec nos gâteaux préférés : les BN au chocolat ou à la vanille, les éternels Pépitos et le must, des tartines au beurre saupoudrées de Banania, un vrai délice pour petites bouilles !

Le ventre de nouveau bien rempli, je rempile de nouveau vers le centre de Villers avec mes boules dans les poches du vélo.



Les pros de la pétanque, ceux que l'on respecte et que les badauds regardent jouer avec admiration ne s'affrontent pas sur les terrains de pétanque mais à côté sur les allées de gravier et de cailloux, en pente de surcroît ; bref un terrain pas du tout adapté au beau jeu mais plutôt aux artistes de la précision, du tir mais aussi de la chance pour les phases de jeu en pente ; si un gravillon n'arrête pas votre boule, elle peut se retrouver à deux mètres plus bas.

En arrivant cet après-midi en retard suite à l'épisode de la plage, vers les coups de 17h, deux parties sont déjà bien entamées. Dans la première, un joueur attire particulièrement mon attention. C'est un compétiteur d'exception qui est connu dans toute la région. Il est tireur et ne rate presque jamais sa

cible, quelque soit la surface, la distance et l'emplacement de la boule. Durant de longues minutes, je ne le quitte pas des yeux, je suis complètement hypnotisé par son jeu et ses tirs magiques, ponctués à chaque fois par des applaudissements. Son surnom est " l'Indien ".

- C'est un tireur d'élite, me dis-je.

L'année dernière, lorsque je l'ai vu pour la première fois au terrain de boules de Villers, j'ai été de suite subjugué par son style. Grand blond aux yeux bleus avec de longs cheveux, attachés par un bandeau, il me faisait penser à la star de tennis Bjorn Borg qui venait à nouveau de remporter pour la troisième fois Roland Garros et Wimbledon.

Surpris par son surnom et l'effet qu'il dégageait de par la classe de son jeu, j'avais alors demandé à une personne qui le regardait aussi à côté de moi pourquoi les gens l'appelaient l'Indien.

- Est-ce lié à ses origines ? Demandais-je naïvement à un autre bouliste.

Un côté sioux lié aux boules ? On m'a répondu que non, que c'était tout simplement lié à son style un peu bohème et ses cheveux longs. Quoi qu'il arrive, j'étais terriblement impressionné.

Ce lundi 10 juillet 1978 vers 17h, l'Indien est en train de jouer et c'est un vrai plaisir pour moi de m'approcher pour le voir jouer de près, très près afin d'admirer son talent de tireur. Il me salue d'un regard furtif, il me connaît sans vraiment me connaître, il sait que je joue aux boules mais je n'ai bien sûr jamais eu l'honneur de pouvoir jouer avec ou contre lui.

La partie, une triplète, semble s'achever de nouveau sur une victoire de l'équipe de l'Indien suite à quelques carreaux de grande classe. A l'issue de la partie, deux des six joueurs s'esquivent pour aller à la plage avec leurs enfants et petits-enfants. On scrute l'assistance pour recruter deux nouveaux joueurs afin de commencer une nouvelle partie endiablée. A cet instant, je n'ai encore jamais joué avec les pros mais

intérieurement, je bouillonne et je rêve de batailler avec eux. Après un moment d'hésitation, vu qu'il manque un joueur, on me demande si je veux bien compléter une équipe. Mon empressement à répondre par l'affirmative cache mal mon émotion et mon appétit de bouliste.

L'Indien me salue de nouveau et me souhaite bonne chance car je serai le tireur de l'équipe adverse, face à lui donc. Quelle terrible challenge pour un môme de 11 ans, je ne suis pas du tout à l'aise lors de mes lancers de premières boules, je me sens comme terrorisé face à celui que je considère déjà comme une sorte d'idole.

Après quelques erreurs et mauvaises frappes, la confiance revient et je me mets à enchaîner quelques bons tirs qui nous font renverser des situations mal engagées. A l'issue de deux parties malgré tout perdues pour mon équipe, l'Indien et les autres joueurs me félicitent.

Je suis très fier et heureux de ces instants tant attendus. Avant de partir, l'Indien vient me parler en aparté et me propose de jouer tous les deux le lendemain matin vers 11h. J'accepte l'invitation, je suis aux anges mais aussi très inquiet. Serais-je en effet à la hauteur de cette confrontation ?



En rentrant au Casello, Maman me rouspète gentiment, j'ai à nouveau troué mon tee-shirt, à force d'y frotter involontairement mes boules

- Mais à quoi sert ton chiffon si tu te sers de ton tee-shirt ?!
M'interpelle maman.

- Ben, à ça aussi et au look du bouliste pardi.

- Mais comment tu peux faire autant de trous, c'est pas possible, renchérit Maman !

- Ben je sais pas trop, répondis-je confus.

Sacrés tee-shirts, j'en ai usé un paquet ! Je ne raconte pas trop mes exploits à Maman, par pudeur mais aussi parce que j'estime que c'est mon jardin secret. Je reste très synthétique dans mes propos et lui précise juste si j'ai plutôt gagné ou perdu aujourd'hui.

A la maison, c'est la vie paisible et relax, Maman navigue entre entretien du jardin, de la maison et les activités des enfants. Le rythme des journées est agréable et sans stress. La maison est agréable, quoique le confort y soit spartiate. Elle est cependant fonctionnelle à l'image de la salle à manger spacieuse et claire avec ses deux grandes baies vitrées. On y trouve un canapé rouge quelque peu dépassé, deux fauteuils, une grande table en bois avec dix chaises. Une belle cheminée avec un miroir immense au-dessus apporte un brun de classe à cette pièce. Je regarde souvent ce miroir car on y voit, en reflets, les champs d'en face. C'est amusant et étonnant comme impression ; je me dis que Papa a eu une belle idée d'en faire un tableau, désormais exposé dans notre appartement de Belleville à Paris.

En plus d'être un pêcheur du week-end, mon père est aussi peintre à ses heures perdues, il est bourré de talent mais n'en use pas, il peint juste pour son plaisir et offre ses toiles à la famille et aux amis. Ce miroir est une fenêtre supplémentaire dans la pièce.

Il y a des trous dans certains meubles anciens ; c'est étonnant à y regarder de près et même impressionnant car mon grand-père m'a raconté que ce sont des trous de balle de la seconde guerre mondiale lors du débarquement en France ; les meubles de la famille Suquet étaient à la Vedette et ont dû être protégés, voire cachés pour certains afin de ne pas être pillés ou tout simplement détruits par les obus ou les rafales de mitrailleuse.

Je ne vois d'ailleurs pas souvent mes grands-parents au Casello, ils préfèrent logiquement à leur âge le soleil du Var à l'humidité de la Normandie.

- Est-ce lié aussi aux tristes souvenirs de cette époque, me demandais-je ?

Mon jeune oncle Gilles Suquet préfère également se doré au soleil de Saint-Mandrier et quand il passe à Villers, ce sont toujours des visites éclairs.

Au Casello, en revanche, pas de terrasse pour déjeuner sous le soleil oppressant de la Normandie (...) mais juste un long balcon étroit qui fait presque le tour du pavillon. Le balcon tolère seulement nos deux fauteuils en rotin pour nos lectures et tours de ronde improvisés sur les voisins d'en face.

Du balcon, je contemple souvent les oiseaux gazouiller sur le fil électrique haute tension au-dessus de la barrière blanche, un regard furtif de temps en temps sur les caravanes du jardin d'en face, et un p'tit coup d'œil sur le ruisseau. Au bout du ruisseau, la barrière blanche laisse apparaître une petite porte qui permet de sortir sur la route et surtout d'accéder à la boîte aux lettres.

Maman prend le temps de s'asseoir quelques minutes sur le siège en face du mien; elle me regarde et me dit que je suis étonnamment bronzé au vu du peu de soleil de cette année; il est vrai que dès qu'il fait beau, je passe mes journées dehors soit aux boules soit sur la plage; aussi pendant l'été, Maman tolère que je laisse pousser mes cheveux; ils sont très fins, et avec l'effet conjugué de la mer et du soleil, ils frisent et blondissent, un vrai suédois !

Pour les enfants du Casello, c'est la belle vie au quotidien, mise à part les fins de repas, où Maman nous oblige à participer à la vaisselle ou à l'essuyage au torchon. Quelle corvée... mais notre choix porte souvent sur laver plutôt qu'essuyer, c'est bien mieux car plus rapide, on finit avant les autres ! Quoi qu'il en soit, celui qui arrive en dernier dans la cuisine se retrouve avec le torchon sur les bras.



Mardi 11 juillet, je me lève vers 10h00, la tête ensablée, les yeux à moitié fermés, je navigue au phare... je scrute l'horizon, pas de gros nuages en vue, tant mieux, une grande journée s'annonce, mon duel avec l'Indien. J'ai mal dormi à cause de cela, j'ai refait la partie toute la nuit, j'ai peur de mal jouer et de le décevoir ; c'est ridicule mais c'est plus fort que moi. Je prépare rapidement mes affaires et enfile un nouveau tee-shirt, pourvu que je ne bousille pas non plus celui-là.

Le petit-déj est servi en bas. Rapidement, je m'exécute aux rituels : prendre un bol, me servir du chocolat et du lait, mettre du beurre salé sur mes tartines, un peu de confiture et le tour est joué.

Je dis au revoir à Maman, et je pars à vélo un peu plus tôt que d'habitude, pour rien au monde, je ne désire être en retard à ce rendez-vous. Alors que je suis au seuil de la barrière blanche, Maman m'interpelle du balcon au 1^{er} et me demande :

- Cyril, est-ce que tu as fait ton lit ?

Si j'ai fait mon lit ? me répétais-je lentement intérieurement.

- Non Maman, mais promis, je le ferai ce midi.

J'écoute à peine si Maman me répond, je suis déjà évadé dans mes pensées.

Je pédale comme un dératé alors que rien ne presse ; c'est la tension qui monte. Je connais le chemin les yeux fermés pour aller au club de boules ; j'ai aussi plusieurs chemins mais celui que je préfère, c'est de passer par la rue des Roses, dans le prolongement de la rue des Acacias, après avoir fait bien attention de traverser la dangereuse rue du docteur Sicard. A ce croisement, d'ailleurs, il y a toujours du monde qui attend à la cabine téléphonique, où Maman va téléphoner un soir sur deux pour donner des nouvelles de la famille à Papa.

Le téléphone n'est pas installé au Casello, ce serait un luxe que d'avoir une ligne France Télécom juste pour les vacances et quelques week-ends dans l'année.

Dans la rue des Roses, j'ai un copain, François, avec qui je joue de temps au temps au Rami, surtout les jours de pluie. C'est sa

mamie qui m'a appris à jouer au Rami ; c'est stratégique comme jeu de cartes et ça demande beaucoup de concentration et de patience. Nous pouvons y jouer des heures durant tous les trois, avec un verre de jus d'orange et des gâteaux secs, c'est le pied ! La mamie de François est atypique, c'est une mamie super tonique et toujours prête à rendre service ... elle est d'ailleurs venue l'an dernier et de nouveau cet été au Casello pour couper la haie et tondre la pelouse, en l'absence de Papa ; cela lui passe le temps. Elle est tellement énergique, qu'elle a coupé à plusieurs reprises son fil électrique avec son taille haie dernier cri. Quand elle se propose d'aider, Maman est à la fois contente de son aide et effrayée qu'elle ne s'électrocute ! En vérité, François m'a avoué que ça lui passe le temps, tout comme pour le Rami, c'est souvent sa Mamie qui nous incite à jouer aux cartes.

La rue des Roses qui me voit dévaler tous les jours de la semaine en vélo est une minuscule ruelle en forme de L, garnie de milles fleurs ; on dirait presque un chemin, où les maisons se touchent comme si elles causaient entre elles ; elle est très agréable et je sens tout plein de bonnes odeurs qui me mettent de bonne humeur. A la sortie de la rue des Roses, on est presque dans le centre ville et mon vélo doit se frayer un chemin parmi les voitures et les camionnettes.

J'arrive avec vingt minutes d'avance sur le terrain de pétanque ; cela me donne du temps pour me chauffer les bras et me préparer au duel tant attendu. Vers onze heures, toujours pas d'Indien, je suis inquiet, a t-il oublié notre rendez-vous ? Peut-être, disait-il cela par politesse et n'y attache pas vraiment d'intérêt. En désespoir de cause, je continue à jouer seul dans mon coin quand soudain, il apparaît comme par magie. Il me propose de jouer sur un terrain en dur et non pas sur les cailloux comme la veille car ce sera mieux pour me jauger et jouer véritablement comme des vrais pros ; je ne sais pas comment je dois le prendre, je suis terriblement intimidé. Il me demande comment je m'appelle et me précise à son tour son vrai

prénom, je suis un peu abasourdi. L'Indien a finalement un prénom très classique et pas très rêveur, j'en avais même oublié que c'était possible. Je préfère ne pas le mémoriser et garder à l'esprit l'Indien, cela me convient mieux !

Nous commençons une première partie et comme je le pressentais, je ne suis pas au mieux : tirs manqués, lancés imprécis, mauvais choix tactiques. L'Indien se rend compte que je suis stressé et avec beaucoup de pédagogie me rassure et me conseille sur ma façon de jouer, l'art et la manière d'appréhender certains points.

Après quarante minutes de jeu, je perds finalement deux parties mais en ayant bien lutté. Au fil des minutes, j'ai pris confiance et lui ai offert une belle résistance. 13-7 puis 13-11, c'est un score très honorable pour moi face au meilleur joueur de la région. Je me doute bien qu'il n'a pas forcé mais je constate qu'il a pris du plaisir et qu'il reconnaît mon niveau de jeu. A la fin de la seconde partie, je suis satisfait et fier, d'autant plus que certains spectateurs avisés nous ont rejoint et apprécient la partie, un véritable honneur.

Je devine qu'aux yeux des autres joueurs spectateurs, ma prestation en solo avec l'Indien équivaut à une sorte de reconnaissance pour mon jeu et marquera le respect lors des prochains jours. Certains chuchotent en me regardant jouer, je suis intimidé et me demande ce qu'ils peuvent bien se dire.

Avant de nous quitter, l'Indien me précise qu'il y a un tournoi de doublettes organisé la semaine prochaine au camping de Blonville sur mer et que ce serait intéressant pour moi de trouver un partenaire et de m'inscrire au concours juniors. J'approuve de la tête cette idée même si je n'en suis pas convaincu. Il faut payer l'inscription, et je n'ai pas vraiment d'argent de poche, et surtout je n'ai pas de partenaire avec qui faire équipe. Pourtant, l'idée de se frotter à de jeunes de mon âge est séduisante.

Inconsciemment, après cette confrontation avec l'Indien, je me sens très fort et ai la sensation de pouvoir aller très loin dans cette compétition dont les prix pour les trois premières équipes m'apparaissent comme de véritables trésors, allant jusqu'à deux cents francs pour l'équipe gagnante.

Sur ce, nous nous saluons et nous donnons rendez-vous à une prochaine fois, peut-être cet après-midi même, si la météo le permet. Sur le chemin du retour, je change d'itinéraire en prenant le haut de la rue docteur Sicard et je passe par le rond point du club de tennis. Cela fait bien une semaine que je ne suis pas allé faire du mur avec Christophe.

Faut dire que la dernière fois, nous nous sommes drôlement chahutés, la partie n'a pas été terminée faute de combattants... Nous n'avons pas un grand niveau de tennis mais nous arrivons à faire des échanges et à réaliser des balles parfois sympas.

En même temps que nous faisons du mur, nous surveillons du coin de l'œil les cours de tennis. Dès que nous constatons que l'un des cours du fond, bien caché derrière les haies de thuyas, est libre, nous le squattons sans complexe.

Lors de notre dernier match, Titeuf est partie furibond suite à une contestation de point sur un lob il est vrai un peu hasardeux de ma part. Il en a jeté sa raquette. Nous sommes tous les deux de mauvais perdants ou de mauvais gagnants, ou les deux... enfin nos parties sont passionnées.



Mercredi 12 juillet, il fait enfin très beau.

- Est-ce enfin annonciateur d'un week-end du 14 juillet très ensoleillé ? me demandais-je.

Vu la météo de ces deux dernières années, rien n'est moins sûr.

A défaut de télévision, c'est le poste radio que nous écoutons au Casello. Pendant le petit-déj au flash de 10h00, les informations nous apprennent qu'une explosion a eu lieu la veille en Espagne dans un camping - Bilan 200 morts. Nous restons figés. Par réflexe, nous regardons à travers la baie vitrée, les campeurs sur le terrain d'en face. Le flash radio se termine par des infos plus gaies avec notamment les exploits du jeune coureur cycliste breton Bernard Hinault dans les étapes des Alpes face à ses deux principaux concurrents, le néerlandais Joop Zoetemelk et le portugais Joaquim Agostinho. Suite aux infos la musique prend le relais sur Europe 1, *Alexandrie - Alexandra* de Claude François décédé quelque mois plus tôt, le 11 mars, dans sa salle de bain à l'âge de 39 ans.

Décidément, ce n'est pas gai, Maman éteint le poste, nous finissons le petit-déj dans un silence pesant.

L'ambiance du matin est du coup un peu plombée, pourtant ce 12 juillet devrait être joyeux. Les cousins Eric et Thierry arrivent dans la journée. Eric a mon âge, Thierry celui de Christophe, nous nous amusons bien tous les quatre d'autant plus que nous ne nous voyons que trois à quatre fois par an.

Nos cousins habitent Mûrs-Erigné, petite commune de Maine et Loire dans la banlieue d'Angers ; ils ont peu l'occasion de monter en Normandie, d'autant plus que leur maman, pharmacienne, est souvent bloquée par ses permanences du week-end à la pharmacie. Les moments forts de l'année où nous sommes sûrs de nous voir sont chez les grands parents Suquet, à Noël rue Neuve Saint-Germain à Boulogne Billancourt et à Saint-Mandrier dans le Var dans leur résidence secondaire. Nous passons presque chaque été des vacances familiales merveilleuses au son des cigales à " Ceu Seren " - la maison de Saint-Mandrier !

Eric et Thierry doivent arriver en milieu d'après-midi - il y aura aussi la petite cousine Muriel ; vers les coups de 14h, je demande l'autorisation à Maman de pouvoir aller à la pétanque car hier la pluie n'a pas cessé et j'ai dû resté enfermé, chez

mon pote François, à siroter tout en trouvant de nouvelles combinaisons au Rami.

Promis, je ne rentrerai pas trop tard afin de profiter de la venue des cousins. Je pars à vélo avec en tête la double mission de me trouver un partenaire pour le concours de Blonville et de jouer à nouveau avec l'Indien.

Arrivé sur les lieux, à ma grande surprise l'Indien est déjà en prise avec des boules adverses.... Deux triplettes se sont constituées. C'est assis sur un banc que j'assiste aux deux parties de deux équipes de trois joueurs et notamment aux exploits de mon idole.

L'une des deux parties se termine et des places se libèrent. Les joueurs scrutent autour deux et m'interpellent. Une nouvelle occasion s'offre à moi pour montrer ce que je sais faire et ce que m'a appris l'Indien. La partie de l'Indien n'étant pas achevée, je ne pourrai pas de nouveau jouer avec lui, mais de temps en temps, les équipes scrutent l'évolution de l'autre partie et notamment les jolis tirs et les belles mises en jeu tels que les " biberons " lorsque la boule colle au cochonnet.

Dans mon équipe de tripléte, il y a un adolescent de quinze ans, ce qui m'étonne car je ne l'ai encore jamais vu. Il se prénomme Marc et est actuellement en vacances chez un oncle sur Villers ; tout comme moi, c'est un fada de pétanque.

Je ne cesse de le regarder jouer pendant la partie, il est d'un bon niveau et place aussi bien qu'il tire. Je me dis tout bas qu'il ferait un très bon partenaire pour le concours de pétanque de mardi prochain. Je ne suis pas en reste non plus et suis de nouveau désigné tireur de l'équipe. Sous les regards ébahis de mes comparses et de mes adversaires, j'enchaîne une série de tirs qui font mouche. L'Indien se retourne parfois et me félicite par un signe de la tête. Je suis en confiance et j'ai la chance avec moi car à défaut de réaliser des carreaux à répétition, je fais quelques casquettes et des tirs à la " raspaille " qui font mouche et qui nous permettent surtout de marquer un ou

plusieurs points. Nous gagnons aisément deux parties, ce qui me vaut désormais le surnom du " petit Indien " par tous les joueurs présents qui s'en amusent et qui semblent ravis de cette trouvaille. Je suis aux anges, je ne le montre pas trop mais c'est le plus joli des surnoms que l'on pouvait me prêter. Je l'adopte de suite bien volontiers !

Avant de partir, je constate que je suis déjà très en retard, je fais part au jeune ado de ma proposition de former avec lui une doublette lors du tournoi de pétanque de mardi prochain. Il est plutôt grand et peu loquace, ce qui contraste avec moi. Sans sourciller, il me répond de suite par l'affirmative, ce qui me comble de joie. Reste d'ici là à nous préparer et à former une vraie équipe.



De retour au Casello vers 18h, maman n'est pas contente après moi, je n'ai pas respecté mon engagement. J'ai pourtant une belle montre offerte par ma marraine, tante Hélène, pour ma communion solennelle mais je me suis un peu laissé débordé par l'enthousiasme des parties de boules. J'assume tout en ayant un peu honte devant les cousins, qui ne se sont pas fait prier pour investir les lieux et faire la fiesta de toute part.

Les cousins sont arrivés à l'heure du goûter et ont entamé une partie de ping-pong. Notre grand jeu est de faire des mégas tournantes, où à force de tourner, ça devient parfois un peu n'importe quoi. Y'en a toujours un qui finit par se faire mal en tombant sur le gravier, direction la salle de bains et l'infirmerie du Casello pour petits bobos.

Maman et les parents des cousins, Guy & Marie Thé ont déjà commencé à réfléchir au planning de ce long week-end. Demain

jeudi, si le soleil est toujours présent, nous irons pique-niquer aux vaches noires et vendredi nous irons en soirée sur la plage, manger une crêpe et admirer le feu d'artifice de Villers.

Papa a pris sa journée et arrive dès ce soir. Il ne devrait plus tarder. Voyant l'heure avancer, Maman me demande de préparer le barbecue pendant qu'elle se dépêche d'aller récupérer Papa à la gare, accompagnée de Phanie et Titi.

La gare de Villers se trouve dans les hauteurs, à cinq minutes en voiture, sur une colline que l'on aperçoit du Casello ; la ligne de chemin de fer longe la Côte fleurie. Le turbo du vendredi soir, pas celui de ce soir en l'occurrence, est appelé " le train des pères de famille " ; toutes les mamans attendent à la gare avec leurs marmots, et quand le train est à l'arrêt, on ne voit que des papas qui descendent sur le quai, c'est une scène amusante et attendrissante au moment des retrouvailles.

C'est un vrai plaisir que de préparer le barbecue, faire du feu est une occupation distrayante et à responsabilité.

Je demande aux cousins de m'aider à trouver du petit bois au bord du ruisseau. Par flemme et faute de mieux, finalement, nous prenons et déchiquetons les cageots qui se trouvent sous l'escalier. Notre barbecue est simple, posé sur quatre pieds, complètement rouillé, on pourrait s'imaginer qu'il a fait la guerre mais il est efficace et pratique, ça nous suffit. Le feu est parti, Maman aussi, c'est le moment de se faire un cache-cache du tonnerre. Interdiction de se calfeutrer dans la maison même si pas un de nous ne s'empresse de respecter cette règle.

Je me souviens de l'été dernier, nous avons fait une bataille d'eau mémorable dans le jardin et la maison. En plus d'Eric et Thierry, nos cousins Olivier et Hervé, Philippe Dézafit ainsi qu'un correspondant allemand d'Hervé étaient présents. La joyeuse troupe s'est mise à se bombarder de l'eau jusque dans les chambres du rez-de-chaussée. Bilan, beaucoup de rires, de glissades, de jurons et au final une belle engueulade de la part des parents devant l'étendue des dégâts !

Ce soir, ça va être chaud et drôlement agité avec les cousins au grenier, entre les jeux de société et les parties de polochon. Parmi nos jeux préférés, il y a le Mille bornes et le monopoly.



En ce matin de 14 juillet, le temps est enfin revenu au beau. Hier, mercredi, nous ne sommes finalement pas allés aux vaches noires, la météo était exécration, pluie fine normande du matin au soir, un vrai cauchemar. Nous avons tué le temps avec les cousins à jouer aux cartes, bataille, menteur et des réussites, à faire un puzzle de mille pièces et à bouquiner ; j'ai repris aussi ma lecture sur mes livres préférés du moment dans la collection des bibliothèques vertes, à savoir les aventures du " Clan des sept " et du " Club des cinq ".

Ce vendredi va donc être très chargé, nous prévoyons tout de même d'aller à la plage des Vaches noires mais sans y manger, puis d'aller ce soir dévorer une crêpe à côté du Casino de Villers Place Foch, avant de regarder avec émerveillement les lumières multicolores du feu d'artifice.

En attendant les parents pour le départ aux Vaches noires, nous faisons une partie de double au ping-pong entre cousins. Nous avons déjà soigneusement préparé nos affaires de plage, composées de pelles de jardin, de seaux, de billes et de voitures pour faire un jeu de courses à partir d'un circuit construit dans le sable.

Papa est parti tôt ce matin vers six heures, il est à la pêche à marée basse ; c'est notre déjeuner qui est en jeu avec en perspective des bars grillés au barbecue. Maman a toujours un peu de secours dans le frigidaire au cas où la pêche ne serait pas fructueuse, ce qui très rare de par les nombreux poissons

qui se baladent en bord de mer et par ce que Papa est un excellent pêcheur. Il a de nombreuses cannes à pêche qu'il choisit selon la météo, le type de poissons qu'il veut attraper et selon leur état de vétusté du moment.

A la pêche, les cannes " cassent " assez facilement, que ce soit au niveau du moulinet ou du fil de pêche ; les réparer prend du temps et demande pas mal de minutie, ce que papa n'affectionne pas le plus. Cela est arrivé parfois à Papa d'aller à la pêche en mer avec son frère Yves à bord d'un petit bateau à moteur qui lui appartient ; ils ramènent alors surtout des maquereaux, des carrelets, quelques anguilles, des bars et des saletés de crabes !

Le meilleur souvenir que j'ai de la pêche, c'était il y a deux ans lors de l'été très sec de 1976. Mon oncle Christian Perroteau et mon cousin Bruno Dobigny étaient au Casello, de passage pour quelques jours, ainsi que l'inévitable Pierre. Nous avons passé une semaine extraordinaire à manger du poisson jusque plus faim. En effet, le second jour, nous sommes tous allés en famille à la pêche à la crevette à la plage de Villers, à 100 mètres de l'Hôtel Blanc.

Il faisait si chaud, près de 30 degrés en permanence, que nous avons passé toute l'après-midi dans l'eau. Les poissons aussi semblaient apparemment avoir très chauds et devaient sûrement rechercher de la fraîcheur tout comme nous, car fait extraordinaire, en pêchant la crevette, nous nous sommes retrouvés nez à nez, voire pied à pied avec des bancs de mulets qui erraient à fleur d'eau. Les bancs de poissons étaient à la fois en bordure de mer mais aussi dans les îlots d'eau qui se constituaient avec la marée basse. Les mulets étaient complètement pris au piège, ça grouillait de partout, ça sautait de tous les côtés, un spectacle ahurissant !

Nous étions complètement excités, c'était pour nous un jeu d'enfant que de les pêcher directement avec les filets à crevettes, par paquets, par dizaines.

- Terrible ! je vous dis pas. Cela n'arrive qu'une fois dans sa vie

ce type de pêche miraculeuse...

Les adultes n'étaient pas en reste et le gros Pierre s'occupait du bord de mer avec son filet à pêche de près d'un mètre de large.

Papa et Maman ont dû faire plusieurs allers et retours au Casello pour mettre toutes ces tonnes de poissons dans des seaux, des sacs et autres trouvailles pour les stocker. Il y en avait trop, beaucoup trop pour sûr. Comment les garder au frais ?

Ça sentait le poisson dans le jardin et toute la maison. Du coup, c'est peut-être la seule fois où les parents ont dû essayer de vendre du poisson aux poissonneries de Villers, au marché, sans beaucoup de succès néanmoins.

Une franche partie d'intense rigolade et de fous rires me restent encore à l'esprit en repensant à cette folle semaine de l'été 76.



Les Vaches noires. C'est un lieu pittoresque et dangereux à la fois que nous trouvons très excitant avec les cousins. Les falaises des Vaches noires sont très sombres, de couleurs grises, voire noires, constituées de grands blocs de craie. Au pied des falaises également, de l'argile, éboulé, s'est entassé avec les siècles et se mélange avec l'eau salée de la mer.

Les Vaches noires doivent leur nom amusant au fait que les montagnes qui se situent au bout de la plage de Villers en direction d'Houlgate, font penser de loin à des troupeaux de vaches. Elles présentent aussi des formes insolites qui rappellent les ruines de châteaux forts. L'un de nos jeux consiste à trouver de nouvelles formes ou à se remémorer celles que nous connaissons déjà.

Tenant tête à la mer, les falaises des Vaches noires, hautes de plus de cent mètres, partent de Villers-sur-Mer, continuent sur les communes d'Auberville et Gonneville-sur-Mer et s'étendent jusqu'à Houlgate.

A marée basse et ce depuis le XVIII^e siècle, on vient y collecter des fossiles et nous continuons à perpétuer cette tradition. Pour accéder à la plage des Vaches noires, il faut passer devant la piscine du Club Mickey, la place Foch puis encore marcher un peu et enfin sauter de rocher en rocher pour accéder à la seconde plage. A marée basse, la plage des Vaches noires est très familiale.

Dès que nous arrivons au pied des Vaches noires, notre sport favori est d'aller à la recherche de fossiles entre les rochers qui pointent le bout de leur nez. C'est super facile d'en dégoter, il suffit de se baisser et hop le tour est joué ; nous les empilons dans nos seaux, ramenons et exposons nos trésors au grenier du Casello, les plus gros fossiles servant de cendrier pour les adultes. En cet été 1978, nous ne nous rendons pas compte bien évidemment, nous gamins, de la richesse paléontologique que nous avons sous les pieds : ammonites, ossements de vertébrés marins, mais également ossements rares de crocodiles, fossiles végétaux, coraux, oursins, bref toute une palette extraordinaire que la Ville de Villers sur mer compte bien mettre en valeur à terme via un musée paléontologique.

Nous attrapons aussi des crustacés de tous genres qui se sont échoués là, faits prisonniers par la marée et que nous, pirates, capturons sans un brun de regret.

Le temps de la pêche terminée, je propose aux cousins de bâtir un parcours du tour de France sur le sable. Christophe s'associe à nous, ce qui me contrarie car il est plus fort que moi et a toujours tendance à ruiner mon beau parcours avec ses pieds. C'est de bonne guerre entre frérots, chaque occase est propice à se chamailler.

J'ai amené dans un sac plastique des billes et des figures représentant des coureurs cyclistes ; on y retrouve les grands classiques aux différentes couleurs comme le maillot jaune du leader, le maillot blanc du meilleur jeune, le maillot vert du meilleur sprinter et le maillot blanc à poids rouges du plus fort grimpeur. J'en ai collectionné une vingtaine mais pour notre parcours du jour, quatre suffisent, un par joueur. Evidemment, j'ai surnommé mon cycliste préféré Bernard Hinault qui a de grandes chances de remporter son premier tour de France devant le néerlandais Joop Zoetemelk, sur l'arrivée des Champs-Élysées à Paris. Nous passons souvent plus de temps à confectionner et à peaufiner notre parcours qu'à y jouer réellement.

Faut dire que nos parcours ont de l'allure avec de grandes lignes droites de deux mètres suivies de montée avec virage en pente lisse, saut d'obstacle, montée, tunnel, virage, bref les 48 heures de Paris comme à la belle époque.

Une fois le terrain de jeu prêt, nous lançons les billes avec les doigts, via des techniques très élaborées. L'emplacement de chaque bille est représenté par un cycliste, il faut terminer les deux tours du circuit le premier. Un peu de doigté, de stratégie et de gruge et vous avez de grande chance de remporter la partie. Christophe excelle, je suis un peu à la traîne avec les cousins, on se marre bien.

A marée haute, la réputation de la plage des Vaches noires est différente; elle n'est plus accessible par la plage à cause de la mer ; on y prétend qu'il y aurait de nombreux nudistes; c'est sûrement la raison pour la quelle les parents ne veulent pas nous laisser y aller seuls. De toute façon, on préfère y traîner nos tongs marée basse mais c'est vrai que ce serait drôle de voir au moins une fois ce que c'est que des nudistes.

- Y sont vraiment tout nus ces gens là... me demandais-je intérieurement ?

Avec les algues qui traînent au bord de l'eau, ça ne doit pas être

spécialement agréable comme sensations. Heureusement pour eux, cette année, vu qu'il ne fait pas très beau, je n'ai pas vu de méduses roder sur les bords de mer.

En revenant des Vaches noires, le long de la promenade de la jetée, non loin de la place Foch, nous passons devant le Club Mickey. Les enfants du club Mickey font un concours de constructions sur le sable, et s'aident de galets, d'algues et de coquillages. D'autres enfants, bruyants et peu dégourdis à mes yeux, prennent des cours de natation dans la piscine découverte. Moi, j'ai appris à nager dans un lac du sud de la France, c'est autre chose qu'une piscine de dix mètres de long sur cinq de large !

Le Club Mickey est l'un des points de ralliement des jeunes sur la plage de Villers ; cela m'est déjà arrivé d'y aller une ou deux fois avec Christophe passer une après-midi mais nous préférons notre liberté et faire nos propres jeux avec nos copains.

Nous repasserons par là ce soir pour admirer de la plage le feu d'artifice et ses reflets multicolores sur le bleu noir de la mer.

De retour au Casello, nous improvisons un petit match de foot entre cousins dans le jardin, le cèdre et le sapin faisant toujours offices de buts. Nous rejouons la finale de la coupe du Monde du 25 juin qui a vu l'Argentine battre les Pays Bas aux tirs aux buts. Justement, c'est Titeuf qui est dans les buts et on lui tire de sacrés tatanes qui vont la plupart du temps sur la route ou dans le jardin des voisins, ce qui a le don de faire enrager nos parents respectifs à cause des voitures qui passent.



Il fait un peu frais en cette soirée du 14 juillet mais nous tenions coûte que coûte à être présent à ce rendez-vous traditionnel de Villers. Nous attendons déjà depuis quinze

minutes sur le sable doux et humide. Des centaines de personnes sont assises dans le silence à contempler les étoiles et le ressac des vagues.

- Ca y est ça va commencer ! - crie Phanie en entendant un pétard au loin. C'est toujours trop long l'attente pour nous les enfants, nous sommes si impatients d'en prendre plein les yeux pendant quelques minutes. Heureusement que les mouettes viennent briser ce silence insupportable, un vol de nuit au-dessus de nos têtes sur la plage nous sort de nos songes; leur déplacement dans l'air avec volupté, leurs mouvements avec grâce dans le noir bleuté de la nuit est relaxant et si agréable à contempler.

Le feu d'artifice commence, c'est sûr maintenant... des « Ooh » et des « Aah » surfent sur toute la plage, et ponctuent chaque nouvelle apparition de formes lumineuses dans le ciel. On en prend plein les pupilles et les oreilles, Frédéric pleure effrayé par les "boom" du feu d'artifice. C'est déjà terminé, seulement quelques courtes minutes de bonheur multicolore, c'est presque trop court, on reste sur notre faim. Justement, à peine levé et remis de nos intenses émotions, Christophe demande de suite à Maman :

- On mange une crêpe ce soir ?
- On va voir - aime bien répondre Maman dans ces cas là.
Pourtant, c'est la suite logique du 14 juillet, la tradition est de manger une crêpe place Foch face à la mer.

A l'extérieur, à côté du Casino de Villers, nous dégustons des spécialités du crêpier du coin. Alléchés par les odeurs qui se mélangent aux embruns, enfants et parents dévorons des crêpes au sucre, à la confiture et au chocolat.
Surtout au chocolat !



Les cousins sont partis annonçant l'épilogue des festivités de ce 14 juillet 1978. Papa est également reparti par le premier train pour reprendre son boulot d'assureur à Paris. Il est encore tôt ce lundi 17 juillet, les premiers rayons de soleil pas très convaincants passent à travers les rideaux du grenier. J'en profite pour faire durer ma grasse matinée sous la couverture, il fait un peu frais en ce moment au petit matin. Je regarde les décors marines sur les murs, je m'évade dans mes songes.

Ce fut super sympa avec les cousins, les parents sont très satisfaits de leur week-end. Ils ont bien profité eux aussi d'oncle Guy et de tante Marie Thé. La mère des cousins se prénomme Marie-Thérèse mais tout le monde l'appelle Marie Thé, c'est comme pour Phanie en fait. J'ai pour ma part encore plus apprécié mon cousin Eric d'un an mon aîné avec qui j'ai de plus en plus d'affinités. A chaque fois, il m'impressionne avec ses connaissances techniques et scientifiques, il est surtout passionné par les avions et la montagne; il prétend qu'il fera son métier l'une de ses deux passions.

Cela m'étonne, m'interpelle même, me concernant, je n'ai pas de vision de métier - à part le foot - cela viendra peut-être dans un an quand j'aurai l'âge d'Eric ? Je me sens beaucoup plus littéraire et attiré par les puzzle et le sport, lui Eric, c'est évident, c'est un matheux !

En attendant, je le considère comme un super cousin, dommage que nous ne nous voyons pas plus souvent. A bien y réfléchir, je n'ai pas de bol, je vois très peu mes deux cousin et cousine préférés : Eric habite à Angers et Laura à Moscow, petite ville de l'Idaho dans le nord ouest des États-Unis. En plus, je ne connais même pas leur maison

- Faudrait que je demande à Maman si un jour, je pourrais aller chez eux en vacances ? Me répété-je pour ne pas oublier.

Pour Laura, ça risque d'être un peu plus compliqué ! D'ailleurs, quand est-ce qu'elle revient nous voir Laura avec Tante Christiane ?

Autant de questions qui occupent mon esprit quand soudain, je sursaute : c'est Christophe qui saute sur mon lit et me demande si c'est l'heure de descendre pour le petit-déjeuner.

Force est de constater que je suis désormais malgré moi, complètement réveillé.

Ce matin, vers 10h30 la cloche de la barrière fait du bruit, j'en conclus que nous avons une visite. C'est Marc mon pote de pétanque, il vient me chercher comme prévu pour aller s'entraîner ensemble au camping de Blonville ; nous devons découvrir le terrain et nous préparer au mieux pour le tournoi du lendemain. Encore mal réveillé, j'ai oublié ce rendez-vous important. En réalité, j'ai surtout omis de le dire à Maman, qui de surcroît constate, un peu effrayée, que nous y allons en scooter. Pour une fois, je délaisse mon vélo et m'essaye à l'aventure du solex qui appartient à Marc. Maman, n'est pas trop d'accord car elle trouve que c'est bien trop dangereux pour mon jeune âge. Après négociation, je la rassure et lui certifie que nous ne ferons pas les fous, enfin pas moi en tout cas... Maman est toujours trop cool et compréhensive avec nous même si parfois, elle pète un peu les plombs avec nos bêtises à répétitions. Elle nous traite alors de " sales mômes " mais dans l'ensemble je sais qu'elle nous adore, d'autant plus qu'à Villers, pour nous comme pour elle c'est la paix royale et la sensation de liberté totale.

Le camping de Blonville sur mer se situe à l'entrée de la petite bourgade en venant de Villers. Il est très bien placé en front de mer mais ses installations sont très spartiates, c'est un lieu de vacances simple et sans chichis ; il est bondé de tentes multiformes et de toutes les couleurs ainsi que de nombreuses caravanes. Il y a enfin quelques campings cars, c'est un engin tout nouveau, un mélange de voiture et de grosse caravane ;

c'est utile et pratique !

Je constate rapidement qu'il n'y a pas un arbre dans ce camping pour se mettre à l'ombre, dommage, de toute façon, y'a pas de soleil...

Les vacanciers ont choisi leur emplacement plus ou moins loin de la mer, certains se sont mis à l'écart derrière des dunes de sable.

Nous entrons dans le camping avec notre solex et nous nous dirigeons à l'accueil. Il y est mentionné que demain se déroulera le tournoi de pétanque en doublette pour les juniors et les adultes. Nous nous inscrivons et payons cinq Francs chacun ; c'est une somme pour moi, j'ai dû demander à Maman. C'est une pression supplémentaire pour aller loin dans cette "compét" et qui sait, ramener le gros lot !

De nombreux gamins tournent autour de nous, autant attirés par nos visages nouveaux que par le solex. Le grand Marc n'est pas le moins du monde impressionné. Un peu plus loin, des jeunes en culotte courte jouent aux boules sur le chemin de sable et de graviers; nous les rejoignons et leur proposons de faire une partie avec eux. Après discussion, nous apprenons qu'ils feront également le tournoi et qu'ils en ont été les vainqueurs l'an dernier. Marc me regarde et comprend que je suis tendu car c'est un vrai test que nous passons ce matin.

La partie se déroule au mieux et c'est fort logiquement que nous les battons à plat de couture. Tous les jeunes du camping ont déboulé et ont suivi nos exploits. Point après point, Marc et moi avons su être complémentaires dans notre jeu et former une doublette efficace. Nous repartons les têtes hautes, fiers comme des coqs sur notre char d'assaut, la rumeur de notre venue dans le camping faisant le reste. Mardi c'est certain, nous serons attendus au tournant pendant le tournoi ; demain sera un autre jour.



Je ne sais pas pourquoi mais je ne me sens pas en forme en ce mardi 18 juillet ; pourtant, je devrais être excité, il y a le tournoi de pétanque cet après-midi au camping de Blonville. Mal dormi ou mal digéré, je me sens ballotté. Je suis le dernier levé. Maman m'informe que nous allons tous à la plage après le petit-déjeuner. Ce matin, tout m'agace, même la mer car je sais qu'avec Maman, nous y allons forcément à pied et rien que d'y penser, ça me fatigue.

Nous partons en direction de la plage, celle qui se situe plus proche du centre de Villers. Le long du front de mer est bordé par de grandes villas bourgeoises ; il y a quelques passages entre certaines maisons. Notre équipée a les mains pleines de seaux, de pelles et de serviettes. Nous connaissons ce chemin par cœur jusqu'à la plage, dix minutes à pieds, par la rue de Wickham puis en face la ruelle Boffzen avant de traverser la dangereuse avenue de la République où régulièrement l'un de nous ne regarde pas les voitures qui arrivent à toute allure.

Sur place, nous avons pris l'habitude de nous étaler et de mettre des jeux de plage un peu partout. Maman bouquine un peu mais passe surtout le plus clair de son temps à surveiller Phanie et Frédéric ; la plage est immense, de surcroît à marée basse, et ces deux chenapans ont tôt fait de décamper en quelques secondes.

La mer descend et ce sont des espaces de jeux immenses qui s'offrent à nous. Petit à petit des bancs de sable se forment, laissant apparaître les traces de mer disparue : coquillages, algues, galets, bouts de bois, crustacés en mal de mer. Plus loin, ce sont des îlots qui semblent abandonnés par la mer, qu'elle saura vite recouvrir au galop lorsqu'elle reviendra quelques heures plus tard.

Il y a un peu de vent ce matin, les vaguelettes du bord de mer oscillent entre le bleu vert et le marron couleur de vase, fruit de la pollution du Havre et de la prolifération des algues; de toute façon à Villers, je n'ai jamais connu la Manche avec un

bleu turquoise.

Nous jouons ainsi pendant deux heures sur la plage comme nous le faisons depuis tant d'années, et jamais nous ne nous lassons de ces plaisirs marins.

De retour au Casello, je demande à Maman si je peux déjeuner rapidement sur le pouce car j'ai envie d'en découdre au plus vite, et de m'entraîner un peu avec Marc avant le début du tournoi.

Il doit venir me chercher en solex à 13h30, j'ai de nouveau l'autorisation exceptionnelle de sortie. Je prends le temps de préparer mon paquetage et de bichonner mes boules fétiches, aujourd'hui, je mettrais un tee-shirt tout propre. Bizarrement, je ne me sens pas particulièrement stressé par l'enjeu, peut-être par excès de confiance ; j'attends l'arrivée de Marc sur la terrasse, assis confortablement comme un pacha sur le siège en rotin, pendant que Phanie, Fred et Christophe mangent des sardines et des tomates. J'entends Marc qui arrive du bout de la rue des Acacias avec son deux roues de fortune. Il fait un boucan d'enfer, on le repère à 300 mètres. Il est devant le Casello, c'est parti pour le show.



Le tournoi doit débiter vers 15h, ce qui nous laisse une bonne heure pour nous échauffer. Il y a un monde dingue de partout, tout le camping est envahi par des boulistes. Marc et moi sommes sereins et nous évoquons des stratégies de jeu ; si nous allons aussi loin que nous l'envisageons, nous risquons d'y passer l'après-midi; des jeunes que nous avons croisé la veille nous souhaitent bonne chance; d'autres nous donnent déjà rendez-vous en finale.

Le tableau des inscrits indique 32 équipes de doublette, c'est fou, ça veut dire cinq parties à emporter pour gagner le gros lot. Peu à peu, enfants et adultes se rapprochent du podium et écoutent les instructions des organisateurs; le tirage au sort va avoir lieu. Nous attendons de connaître notre adversaire, je sens que la tension monte. Un monde fou se presse de partout et écoute les numéros d'équipes qui défilent. Nous avons le numéro 25, ça tombe bien, c'est mon nombre fétiche.

Je regarde un peu partout autour de moi, je suis un peu perdu dans cette marée humaine, je scrute au loin en espérant voir l'Indien qui joue également dans le tournoi adultes.

Ca y est, notre numéro a été tiré contre l'équipe 7. Nous allons à la rencontre des deux joueurs, puis les présentations faites, nous choisissons un coin du camping pour débiter la partie. La partie débute mal pour nous, mais très vite, nous reprenons la main et terminons facilement par un 13-7.

Nous devons attendre près d'un quart d'heure avant de jouer le prochain tour car toutes les équipes n'ont pas terminé. Nous rencontrons maintenant l'équipe 3, un frère et sa sœur, plus âgée, que je trouve d'ailleurs plutôt mignonne; mais trop timide pour ce type d'émotions, je me garde bien de le lui montrer ou de le faire sentir, ce serait pour la moi la honte ! Cela ne me déconcentrera pas, bien au contraire, cette partie sera une formalité; nous expédions le tout en quinze minutes chrono par un 13-4.

La confiance est à son comble, notre duo fonctionne à merveille, Marc pointe du tonnerre et mes tirs sont précis et efficaces, bref tout roule; nous sentons que ce tournoi se présente sous les meilleurs auspices. Marc me rappelle que nous sommes désormais en quart de finale. Ce qui est pénible, de par le fait que nous avons joué vite et bien, c'est qu'il faut de nouveau attendre la fin des autres parties. Marc va se boire une bière au bar du camping à côté du podium, pour moi, ce sera un coca. Je suis très enthousiaste à l'idée d'enchaîner les victoires, après tout,

c'est mon premier tournoi et je m'y vois déjà, le p'tit indien si près de la gloire...

Nous faisons des allers et venues près du podium afin de constater les scores des autres équipes. Un résultat tombe, c'est la une, notre nouvel adversaire. Horreur ! Nous rencontrons les jeunes contre qui nous avons joué hier matin, ceux qui ont gagné le tournoi l'an dernier. Comment est-ce possible de les rencontrer à ce stade du tournoi ? Marc me dit que c'est le hasard du tirage et que de toute façon, nous n'avons pas à nous en faire, puisque nous les avons battu à plate couture la veille. Eux aussi ne sont pas très heureux, ils se souviennent de la déculottée que nous leur avons mis alors qu'ils jouaient aux " kéké " devant tous leurs potes du camping. La tension est palpable sur nos quatre visages car l'enjeu est une place en demi-finale et l'équipe qui gagnera cette partie aura de grande chance d'aller au bout.

Pendant ce temps, les deux tournois, enfants et adultes, continuent d'avancer en parallèle, les organisateurs annonçant de temps à autres des résultats par le biais de l'hygiaphone; il y a un monde fou dans le camping entre les joueurs et les nombreux spectateurs du camping et des environs, venus assister à ce spectacle dans la bonne humeur. Parfois plusieurs parties se font coude à coude car il n'y a pas assez de place pour jouer. Afin d'être plus tranquille, l'équipe 1 nous propose un lieu un peu plus loin, à l'écart, vers les dunes, il y aura moins de joueurs. Marc et moi acquiesçons sans nous soucier des risques de changement de terrain, surs de notre valeur.

Ce quart de finale débute bien pour nous, enchaînant quelques points avec brio; nous sommes bien concentrés sur la partie tandis que nos adversaires semblent absents; peut-être leur reste-t-il des traces de la partie d'hier ? Nous menons rapidement, le score est alors de 7 à 2, nous avons de fait une

avance confortable. Les deux jeunes se parlent beaucoup, temporisent pour analyser chaque point.

A ce moment du jeu, nous avons la partie en main et la l'emprise totale sur le jeu mais sur un coup de malchance, je leur donne le point sur un tir raté. 7-3, rien de grave - Néanmoins Marc me glisse que nous aurions pu mener 10-2 car c'était un tir à 3 points.

Cela me travaille, c'est vrai que sur ce coup, j'ai un peu dévissé. Nos deux compères qui tapent de plus en plus la discute ont repris le cochonnet, ce qui ne leur était plus arrivé depuis le premier lancé.

Sans nous concerter, l'air de rien, ils écartent un peu le jeu de quelques mètres sur le côté et nous emmènent sur un terrain cabossé. Ils envoient le cochonnet à plus de neuf mètres, jouant exprès très long afin de m'empêcher de tirer. Ils changent complètement de tactique et jouent sur ma jeunesse pour nous perturber.

Malheureusement pour nous, leur stratégie marche au poil, nous sommes décontenancés par ce terrain pourri où nous n'arrivons plus à voir nos marques. Sans repères, les points défilent et nous retrouvons rapidement à égalité à 10-10. Les deux zigotos sont fiers de leur ruse et nous le montrent bien.

Marc est complètement furax et leur fait savoir ; stressé à mort, le trouillomètre à zéro par cette remontée des deux " saligots " qui nous ont bien berné, je suis de plus en plus éteint, mon jeu devenant de moins en moins brillant, voire mauvais sur certains tirs au point que Marc propose que nous intervertissions les rôles. Le problème est que nous n'arrivons plus à gagner le moindre point, ce qui nous permettrait de reprendre le cochonnet et de nous sortir de ce terrain catastrophique, véritable guêpier.

Rien à y faire, la confiance n'est plus là, et eux au contraire

deviennent brillants et réalisent des coups d'éclats comme à leurs plus beaux jours.

Nous terminons lamentablement la partie et la perdons par le score de 13-10, sans ne plus marquer un seul point. Nos adversaires sont radieux, ils peuvent continuer l'aventure, pour nous ça s'arrête là, pour moi c'est fini, c'est terriblement cruel.

Nous sommes dépités, et ne comprenons absolument pas ce qui nous est arrivé. Nous pensions tant gagner ce tournoi que nous avons été aveuglé par la ruse et la tactique des petits malins que nous avons rencontrés. Ils ont bien eu raison, c'est le jeu, il faut l'accepter. Nous avons du mal et finissons par plus ou moins nous engueuler avec Marc, tous les deux aussi mauvais perdants ne voulant pas admettre la cruelle réalité.

Marc décide de repartir aussitôt avec son solex, je le laisse aller, je désire errer dans le camping, l'âme en peine.

Je cherche du regard dans les allées les parties en cours et j'entrevois au loin une foule immense agglutinée autour d'une partie.

Bingo, c'est l'Indien !

Ils sont également en quart de finale et semblent eux aussi mal engagés, décidément ce n'est pas le jour du club de Villers. L'indien me voyant, m'interroge sur notre parcours, je l'informe de notre défaite. Voyant ma triste mine, il me reconforte et m'assure qu'il y en aura d'autres; de bonne grâce, je lui souhaite bonne chance à mon tour.

Je regarde quelques points mais le cœur n'y est plus.

Après quelques minutes à admirer le jeu de l'Indien, je décide de rentrer au Casello, je n'ai plus goût à regarder jouer les autres, même mon maître, trop déçu de ma prestation et de mon manque de maîtrise dans cette situation particulière que nous avons vécu ; cela me semble injuste et je trouve que Marc n'a

pas été correct à mon égard, il a mis notre défaite sur mon compte.

Je dois rentrer à pincés, plus d'une demi-heure à me farcir même avec les raccourcis, c'est mon chemin de croix.

Arrivé lessivé au Casello, il me faut raconter mes aventures à Maman ainsi que la triste issue; un peu surprise, elle en rit et me dit que ce n'est pas grave. Je dois de nouveau tout raconter à mon frerot, un vrai calvaire, d'autant plus que Christophe a l'habitude de me questionner dans les moindres détails.

Je finis la journée avec un mal de crâne et m'empresse d'aller me reposer au grenier pour oublier cette journée.

La partie passe et repasse en boucle dans ma tête, je ne suis pas prêt de l'oublier. Christophe joue aux cartes en bas, Phanie et Fred chahutent pendant que Maman prépare tranquillement le repas.

Elle nous bichonne pour ce soir, ce sera " dîner normand " au menu comme elle aime à le dire : chocolat ou café au lit, croissant, pain beurre confiture et tout ce qui va avec ; nous adorons !

Maman nous précise pendant le repas que si le temps pourri continue dans les jours à venir, elle irait voir au magasin Locatel pour louer une petite télévision. Nous pourrions alors regarder nos deux feuilletons préférés, génial ! : *Happy days* à l'heure du déjeuner et *La petite maison dans la prairie* en début d'après - midi. Maman met vite le holà et nous dit que ce serait aussi pour elle le soir.

- D'ici là, on verra bien.... Comme dit toujours Maman !



Rien ne présageait à ce que ce mercredi 19 juillet devienne mémorable et marque nos mémoires ; un jour comme les précédents où le temps ne nous donne guère envie de sortir ou d'innover dans nos activités.

Pourtant, deux évènements vont marquer cette journée.

En me préparant, Maman me dit :

- Je vais venir te voir jouer à la pétanque ce matin, je passerai te voir en allant au centre-ville, m'annonce t'elle.

Je suis fier et surpris à la fois. C'est bien la première fois.

- D'accord Maman, tu ne sais pas vers quelle heure par hasard ?

- Non, tu verras bien. C'est où déjà que tu joues ?

- Ben, au club de pétanque pardi, dans le jardin public mais pas sur les terrains de boules ; c'est à côté, dans les allées près des massifs de rosiers.

- C'est une drôle de manière de jouer, me répond Maman.

- Ce sont les pros qui jouent ainsi lui dis-je sans aucune humilité.

En réalité, Maman est très intriguée par le fait que je passe mes journées à la pétanque ; elle s'étonne de ma patience et de ma passion pour ce jeu qui attire rarement les gamins de mon âge. Aussi, elle désire résoudre le mystère de mes tee-shirts troués, car elle ne comprend toujours pas comment je m'y prends pour en user autant. Moi non plus d'ailleurs !

Sur les coups de onze heures, je suis en pleine doublette, une partie qui n'atteint pas les sommets, une répétition pour les grands moments de l'après-midi. Je vois Maman arriver au loin discrètement avec sa silhouette fine et longiligne. Elle ne s'approche pas trop, histoire de ne pas m'intimider. Je la scrute du regard de temps en temps histoire de vérifier qu'elle a bien vu mon tir et mon beau placement. Après quinze minutes, Maman s'en est retournée au Casello. J'aurai droit au rapport en rentrant.

Je pousse la barrière de la maison, Maman prépare le déjeuner, Frédéric et Christophe jouent aux voitures dans l'allée du jardin. Je vais de suite la voir et lui demande ce qu'elle a pensé de mon jeu.

- Tu joues bien mon grand, bravo me dit-elle, et enchaîne de suite :

- Et je sais aussi pourquoi maintenant tu fais systématiquement des trous dans ton tee-shirt !

C'est à cause de votre terrain en pente dans les allées du jardin, vous devriez mieux jouer sur des vrais terrains faire pour cela. A chaque fois que tu tires, tes boules finissent dans les rosiers. Et quand tu vas les récupérer, tu ne fais pas gaffe et tu troues ton tee-shirt.

- Ah Oui, c'est vrai, lui répondis-je tout en prenant conscience au même moment du pourquoi des trous.

Le déjeuner se passe sereinement, rythmé malgré tout par une montée allégorique de Maman suite à une incorrection de l'un d'entre nous. Après la vaisselle, c'est notre traditionnel temps libre avant la sieste pour les deux petits et temps calme pour Titeuf et moi. Nous lisons tranquillos quand soudain la cloche annonce de la visite.

- Tiens, dis-je à Titeuf, c'est qui ?

J'entends de l'agitation et Maman en bas qui parle fort, il se passe forcément quelque chose. Je me précipite à la petite fenêtre du grenier et j'aperçois Phanie, un petit bout choux âgé seulement de trois ans, entourée de deux gendarmes.

- Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire, dis-je interrogateur à mon frère ?

- Elle ne se serait pas enfuie, me répond Christophe. Il est vrai que ce serait bien son style à cette petite chipie !

Nous descendons tous les deux les escaliers comme des dératés et rejoignons Maman au portail.

Maman est un peu sonnée - Les deux gendarmes lui annoncent

que Phanie s'est enfuie et qu'ils l'ont retrouvé à hauteur de la route nationale, près de la pompe à essence Shell. C'est une station essence que l'on connaît bien et qui nous sert de repère pour préciser le chemin aux amis qui viennent au Casello pour la première fois.

Elle n'est tout de même pas à côté de la maison, y'a un petit bout de chemin, c'est une chance qu'elle n'est pas été écrasée sur la nationale très empruntée par les voitures.

Maman est outrée et se sent terriblement responsable, Phanie aurait pu y laisser sa peau.... Cela étant, elle ne peut pas tout voir et être tout le temps après nous.

Faut dire que Phanie est coutumière du fait depuis l'an dernier, elle a tendance à toujours vouloir nous suivre. Maman nous répète sans cesse de bien fermer le portail du Casello car elle est toujours à l'affût pour suivre l'un de ses trois frères. L'un de nous d'ailleurs a mal dû le fermer avant le déjeuner. Il est pénible à fermer le portail car le bois a joué et il faut un peu forcer pour bien s'assurer qu'il est fermé

- C'est peut-être moi d'ailleurs en revenant de la pétanque, me dis-je tout bas, plein de stupeur mêlée de honte et d'angoisse.

Heureusement que ça s'est bien terminé. Phanie elle est toute fière et ne se rend pas compte de la dangerosité de son évasion.



Jeudi 20 juillet - Les jours se suivent et se ressemblent, temps moyen oscillant entre nuages et soleil. J'ai la pêche ce matin et c'est avec bonne humeur que je décide d'aller à la plage de l'Hôtel blanc. Maman me demande d'emmener Christophe, j'aurai préféré y aller seul mais bon, il faut que je me coltine mon frère qui a toujours l'art de me piquer mes copains puis de se fâcher avec. On ne doit pas tarder si on veut profiter de la marée basse ce matin, c'est un gros coefficient, c'est mon pote

Vincent qui me l'a dit; il nous attend de pied ferme avec nos pelles, y'a du boulot pour faire face à la mer.



C'est ainsi que les jours paisibles et heureux de vacances sur la Côte fleurie se suivent en ce mois de juillet 1978. Le Casello vit sereinement au rythme des cris de joie et de pleurs des enfants.

Bien sûr, je ne sais pas encore que c'est mon dernier été au Casello. Cependant, je me doute inconsciemment qu'il faut profiter au maximum de chaque instant, de chaque petit moment de bonheur. Surtout, je ne peux pas m'imaginer que je ne vais plus monter au repère des cousins au grenier, fouler le sable de la plage de l'hôtel blanc, jouer au foot entre le cèdre et le sapin, faire des parties de Rami rue des Roses, pédaler rue de Wickham en regardant les chevaux, ramasser des fossiles aux vaches noires, faire du mur au club de tennis et surtout passer mes journées au club de pétanque de Villers.

Et pourtant si, avec les mouvements de la marée, la rue des acacias et le Casello semblent petit à petit s'éloigner de ma conscience et n'être plus qu'un vague flot de souvenirs; un horizon lointain que seule ma mémoire serait capable de raviver pour faire remonter en surface avec émotion et étonnement, les souvenirs marins de ma jeunesse.

Marée basse, nous sommes en juillet 1978, j'ai dix ans, très bientôt onze.

Cyril SUQUET
© Août 2007